

Pour la vicomtesse d'Auchy

STANCES.

1608.

Laisse-moi, Raison importune,

Cesse d'affliger mon repos,

En me faisant mal-à-propos

Désespérer de ma fortune ;

Tu perds temps de me secourir,

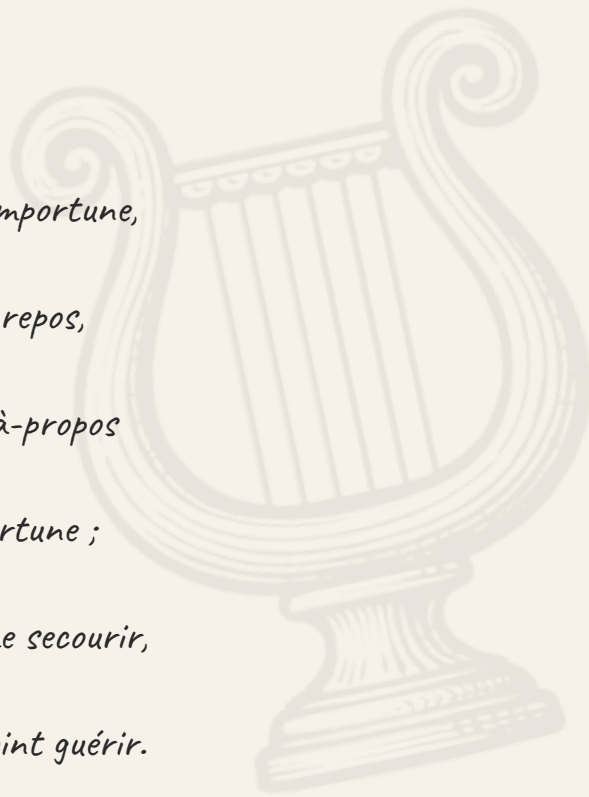
Puisque je ne veux point guérir.

Si l'Amour en tout son empire,

Au jugement des beaux esprits,

N'a rien qui ne quitte le prix

À celle pour qui je soupire,



D'où vient que tu me veux ravir

L'aise que j'ai de la servir ?

À quelles roses ne fait honte

De son teint la vive fraîcheur ?

Quelle neige a tant de blancheur

Que sa gorge ne la surmonte ?

Et quelle flamme luit aux cieux

Claire et nette comme ses yeux ?

Soit que de ses douces merveilles

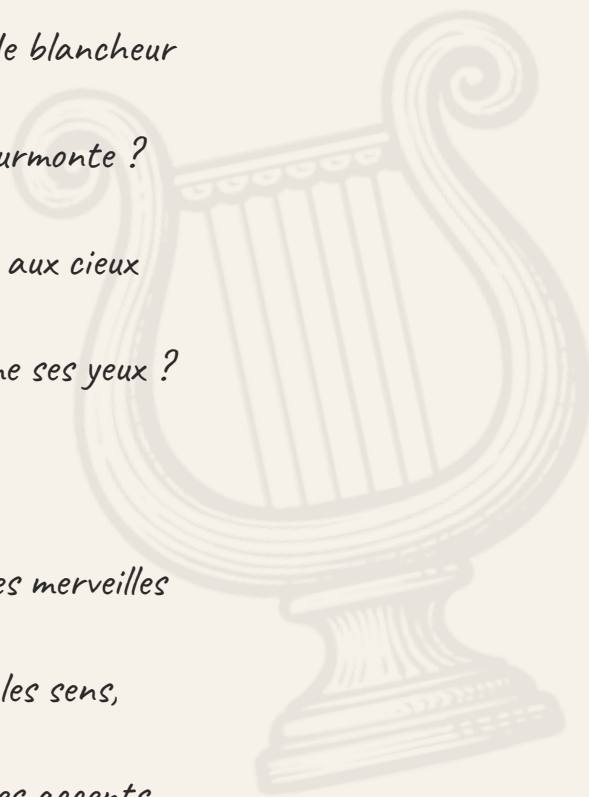
Sa parole enchante les sens,

Soit que sa voix de ses accents

Frappe les coeurs par les oreilles,

À qui ne fait-elle avouer

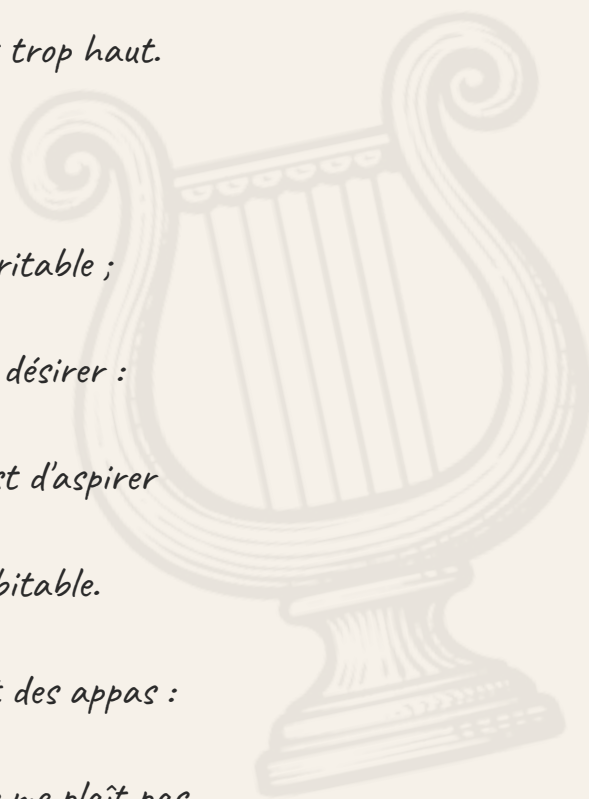
Qu'on ne la peut assez louer ?



Tout ce que d'elle on me peut dire
C'est que son trop chaste penser,
Ingrat à me récompenser,
Se moquera de mon martyre ;
Supplice qui jamais ne faut
Aux désirs qui volent trop haut.

Je l'accorde, il est véritable ;
Je devais bien moins désirer :
Mais mon humeur est d'aspirer
Où la gloire est indubitable.
Les dangers me sont des appas :
Un bien sans mal ne me plaît pas.

Je me rends donc sans résistance
À la merci d'elle et du sort ;
Aussi bien par la seule mort



Se doit faire la pénitence

D'avoir osé délibérer

Si je la devais adorer.

François de Malherbe (1555–1628)

